Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 14 décembre 1781

Expéditieur(s) : D'Alembert

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 14 décembre 1781, 1781-12-14

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 09/11/2025 sur la plate-forme EMAN : https://eman-archives.org/dalembert/items/show/2104

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitUne indisposition assez douloureuse, qui m'a fait... Résumé

- émulation excitée à l'université de Paris. Joseph II. [Christophe de] Beaumont se meurt, sa censure du théâtre. Une femme brûlée pour quiétisme en Espagne. Gibraltar. Dubois renonce à Berlin.
- Son début de « néphrétique » l'a paralysé durant huit jours. Le remercie pour l'admission de Sélis à l'Acad. [de Berlin]

Justification de la datationNon renseigné Numéro inventaire81.70 Identifiant946 NumPappas1889

Présentation

Sous-titre1889 Date1781-12-14 Mentions légales

- Fiche: Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG); projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné
Publication de la lettrePreuss XXV, n° 246, p. 207-210
Lieu d'expéditionParis
DestinataireFrédéric II
Lieu de destinationPotsdam
Contexte géographiquePotsdam

Information générales

LangueFrançais Sourceimpr., « Paris » Localisation du documentNon renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné Auteur(s) de l'analyseNon renseigné Notice créée par <u>Irène Passeron</u> Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

Brews XXV, 246, pp. 207-210 14 décembre 1781 D'Alembert à Endehie I

Papas 1889 Inv. 946

AVEC D'ALEMBERT.

207

iront olérants, n'ayant plus rien à gagner par leurs persécutions l'odà jusqu'où me mêne mon calcul des probabilités. Croix que ous les hommes seront sans erreurs, qu'ils deviendront ous phisosphes, cela est impossible par les raisons que j'en ai alléguées plus haut; mais so on les peut rendre tolérants en détruisant le lanatisme, c'est tout ce à quoi l'on pourra parvenir. Laissons lonc aller le monde comme il va; contentons-nous de pouvoi-

Il dépendra de vous de m'expoyer ce M. Dubois. Il me suffi de votre témoignage, et je m'ex apporte à vous. Quand je lu aurai parlé, je vous en dirai natmellement mon sentiment l'outefois je sais bien que ce ne sera pas co Pologne où il se sera formé le cœur et l'espoit. Je vous félicite de la naissance du l'auphin; je lui soubaite la sagesse de Marc-Abrèle, l'humanité de César, la boute de Tite et l'esprit de Julien; sur il ne faut souhaiter à un monarque français pas moins que des qualités mpériales. Et pour vous, je vous souhaite santé et contentement, car vous possèdez tout le reste, et je ne puis rien desirer pour vous des dons de la nature dont elle ne vous ait enrichi de puis longtemps. Sur ce, etc.

246. DE D'ALEMBERT.

STRE.

Paris, 14 décember 1781.

Une indisposition assez doulourcuse, qui m'a fait craindre un rommencement de néphrétique, ou néfrétique, et qui n'est cesque d'hier, m'empêche depuis huit jours d'avoir l'honneur
derire à V. M.; et ce n'est pas le moindre mal que cette indismition m'ait fait éprouver. Je commence aujourd'hui par rémodre le la dernière des deux lettres dont V. M. m'a honoré à
en de distance l'une de l'autre. Quelque accoutumé que je sois.

- I HARRY WARRANT

Sire, aux bontés infinies et de toute espèce dont V. M. me combdepuis trente années, elles me pénètrent toujours d'une nouvellrecommissance, et je suis infiniment touché de la nouvelle marque qu'elle vient de m'en donner en admettant M. Sélis dans l'illustre Académie que V. M. protége avec tant d'éclat et de succes Quoique V. M. ait la bonté de me dire qu'elle a bien voulu. e cette occasion, avoir égard à ma recommandation en faveur à M. Selis, j'ose assurer V. M. qu'il est digne de cette faveur par ses ouvrages (comme V. M. peut s'en assurer elle-même), par stalents pour l'éducation de la jeunesse confiée à ses soins, et par les principes sains de littérature et de morale qu'il lui enseigne. Il m'a chargé de mettre aux pieds de V. M. les justes sentimest. dont il est pénétré pour elle, qu'il inspire à ses élèves, et qu'éltrouvera exprimés dans la lettre qu'il a l'honneur d'écrire à V.M. Il se propose de faire honneur à son choix en envoyant à l'Académie quelques dissertations sur des objets intéressants de line rature, et en tachant de les rendre dignes d'être insérées dans le Mémoires de cette savante compagnie. V. M. ne peut imaginn la reconnaissance et l'émulation qu'elle vient d'exciter dans l'université de Paris par les bontés dont elle a honoré le maître et le disciple. Ainsi les études, comme les sciences et les lettres, la seront redevables de leurs progrès, en France comme dans se propres Etats.

V.M. s'exprime avec la philosophie la plus vraie, et en même temps la plus aimable, sur les louanges que le jeune écolier lu a données. Mais cette philosophie, Sire, si digne d'un graoi homme qui apprécie tout, n'empêche pas la philosophie ellemême de dire: L'enfant dit vrai, et d'applaudir à la justice qu'il

rend a V. M.

Je pense bien comme elle que ce n'est pas l'amour de la philosophie qui fait faire au César Joseph tant d'entreprises contre les moines, les prêtres et la cour de Rome; je crois que ces entreprises couvrent de plus grands intérêts, qui ne tarderont pass éclore bientôt; et, malgré ma néphrétique et mon âge de soixantequatre ans, je ne désespère pas de voir un jour l'Empereur vraiment roi des Romains, et le successeur de saint Pierre réduit à n'être qu'évêque de Rome. Malheureusement, Sire, pour le prerès de la raison, les prêtres conservent encore ailleurs que dans les États autrichiens un crédit bien nuisible aux lumières. V. M. croira-t-elle que l'archevêque de Paris, qui, par parenthèse, se ment en ce moment d'hydropisie, a demandé et obtenu que, dans les pièces de théâtre nouvelles, le mot de prêtres ne fût pas proponcé? car la conscience de ces gens-là les persuade qu'on parle d'eux quand on dit du mal des prêtres d'une autre religion. Ils ressemblent à ce valet de comédie ivre, qui, entendant prononcer le mot de maraud, dit naïvement: «Maraud! Voilà quelqu'un qui me connaît.» On vient de retrancher dans une pièce nouvelle dont la scène est au quatorzième siècle, du temps de l'empereur Louis de Bavière et de Jean XXII, ce vers:

Le sacerdose altier lutte contre l'Empire,

quaiqu'il n'exprime qu'un fait malheureusement trop vrai dans ces sietles déplorables. Ainsi, quoique notre jeune, sage et vertueux monarque n'accorde aux prêtres aucune confiance, quoiqu'il connaisse tout le mal que cette engeance peut faire, on abuse indignement de son autorité pour cacher au peuple, s'il est possible, que les prêtres ont été longtemps les plus grands ememis des rois, et qu'ils le sont même encore; car quand ils disent que l'antorité royale vient de Dieu, c'est parce qu'ils resent représenter l'Être suprême, et par là mettre des entraves, s'ils le peuvent, à l'autorité la plus légitime, quand elle sera contraire à leurs vues. J'apprends qu'en Espagne on vient de beûler, il y a six mois, une malheureuse femme pour hérèsie de quiétisme. Quelle horreur et quelle imbécillité tout à la fois! tussi l'Espagne croupit-elle dans la plus méprisable ignorance. Les sucès de cette nation devant Gibraltar en sont la triste preuve.

J'ai lu à M. Dubois la réponse que V. M. m'a fait l'honneur de m'adresser à son sujet. Il en est pénétré de reconnaissance; mais quoiqu'il sente bien que V. M. ne peut lui promettre de employer sans l'avoir auparavant mis à l'épreuve, la craînte de ne pouvoir, après cette épreuve, convenir à V. M., et la situation où le mettrait ce malheur, ne lui permet pas de faire les

111.

Ce mot est dans la Seronnale, comédie en un acte et en prove, par Regnard
 veine XXIII.

1. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC

frais du voyage dans cette incertitude; et il sent très-bien, d'un autre côté, que V. M. ne peut faire elle-même ces frais sans savoir s'il pourra lui être utile. Ainsi il renouce avec le plus grand regret à l'honneur dont il s'était un moment flatté.

Je serai, Sire, cette année comme toutes les autres, avech plus tendre vénération, etc.

247. A D'ALEMBERT.

Le 13 (13) janvier 1751

J'ai rech votre lettre le 7 janvier, et la multitude d'affaires que m'étaient survenues m'a obligé de différer ma réponse justif présent, que me voilà de retour dans mon asile philosophique. Ne soupçonnez pas toutefois que le carnaval m'ait distrait passes attraits. Ces plaisirs ne trouvent plus de prise à mon âge, or l'on est mort au monde, où les glaces de la vieillesse ont étoufite feu des premières unnées, où enfin la végétation a succèdé l'activité de la vie. Dans cette apathie, il est difficile de crair qu'un vieillard puisse ranimer de loin l'ardeur de l'étude et de helles-lettres, d'autant plus que le génie de la nation français s'encourage de lui-même. Les palmiers croissent chez vou comme au bord du Gange; ils ne se conservent chez nous que dans des serres.

Il est sans doute permis à un jeune écolier d'employer l'he perbole; sans elle il p'existerait auchue louange. Je m'en sus aussi servi quelquotois; c'est pour cela même que j'en tiens per compte. J'ai fair, dans ma jeunesse, le parégyrique d'un cordanier a que je rouvais le moyen d'élever presque au niveau de or empereur que Pline célébra si magnifiquement. Ce sont des jeud'esprit dans lesquels l'imagination s'égaye; elle s'élève si bén au superlatif, que le comble des louanges devient quelquelois le comble du ridicule.

+ Vacer t. NV . p. swiet avir. et p. 93-117-